

L'idée de dieu dans l'intolérance

Lise Noël

Volume 27, numéro 5 (161), octobre 1985

L'hypothèse Dieu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60407ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Noël, L. (1985). L'idée de dieu dans l'intolérance. *Liberté*, 27(5), 62–67.

LISE NOËL

L'IDÉE DE DIEU DANS L'INTOLÉRANCE

Depuis la Deuxième Guerre mondiale, nombre de théoricien[ne]s se sont penché[e]s sur les causes de l'oppression. Alors que les politologues analysaient les systèmes politiques pour démonter la logique du totalitarisme, les psycho-sociologues retraçaient les racines de l'intolérance dans la personnalité autoritaire. Bien que d'utiles typologies soient sorties de ces diverses recherches, des partis pris implicites devaient en atténuer la portée.

En posant d'emblée, à l'instar d'Hannah Arendt, le totalitarisme comme une réalité propre au XX^e siècle, la science politique se coupait de la perspective plus vaste que lui aurait apportée l'étude de régimes antérieurs (par exemple l'Inquisition) tout aussi fascinés par le contrôle absolu que le nazisme ou le stalinisme. Outre son fondement épistémologique douteux, l'étiologie freudienne suivie d'autre part par des psycho-sociologues tels que Théodor Adorno, négligeait la dimension collective du phénomène de l'intolérance, pour le faire reposer tout entier sur l'évolution personnelle des individus.

En déplaçant le champ de son intérêt depuis l'étude de la personnalité vers celle du discours, une réflexion plus récente sur l'oppression a mis en évidence l'aspect tout autant cognitif qu'émotif du problème. Ce faisant, elle rappelait la banalité de ses manifestations et le caractère répandu de celles-ci. Certaines de ces analyses se voulaient exhaustives,

comme celle de Jean-Pierre Deconchy sur l'orthodoxie. D'autres, plus modestes dans leurs ambitions, se penchaient sur un paramètre particulier du discours, par exemple le stéréotype (A.G. Miller, éd., *In the Eyes of the Beholder*) ou la notion de culpabilité de la victime (M. Lerner, *The Belief in a Just World*).

De cette nouvelle approche de la question devait ressortir une constante dans l'observation des comportements, soit la propension répandue des groupes sociaux à simplifier la réalité pour mieux la saisir. Une fois l'univers représenté comme le lieu d'un affrontement manichéen entre quelques grandes forces facilement identifiables, il devient possible non seulement de conjurer l'inconnu mais d'organiser le chaos. Aussi les idéologies qui excluent le doute en prétendant tout expliquer continuent-elles d'exercer une fascination trouble.

Or, plus que tout autre, le concept de Dieu se prête à l'élaboration d'une explication totale. Non seulement les vérités énoncées en son nom se veulent applicables à l'ensemble de l'humanité, mais elles visent aussi à informer l'existence entière de l'individu. En cautionnant de la légitimité la plus haute l'autorité des appareils religieux, elles entretiennent en outre les aspirations toujours latentes de ces pouvoirs à modeler jusqu'à la société séculière. Se déclarant les interprètes privilégiés d'une parole *révélée* (donc indiscutable) qui ferait d'eux les médiateurs de l'action divine dans le monde, les divers fondamentalismes et intégrismes contestent encore en ce XX^e siècle finissant le principe de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Alors que l'Islam consolide son emprise dans les pays arabes ou musulmans et qu'une minorité politique profite de l'instabilité gouvernementale en Israël pour y poser les jalons d'une théocratie, la «Majorité morale» adhère ouvertement au principe (anticonstitutionnel aux Etats-Unis) du lien nécessaire entre politique et religion, et Jean-Paul II enjoint les catholiques de refuser la séparation «artificielle» entre convictions religieuses et vie civile.

Bien que renvoyant par définition à l'idée d'un

principe supérieur et d'un être transcendant, il n'est pas jusqu'à la conception de Dieu qui ne soit pliée aux impératifs du pouvoir. Si le texte biblique veut que le Créateur ait façonné l'être humain à son image, celui-ci le lui rend bien qui le reproduit souvent à la sienne. Car Dieu reflète étrangement le portrait du groupe dominant. La tradition judéo-chrétienne le conçoit par exemple sous le symbole d'un «Père» et si le catholicisme se croit en droit de dénier aux femmes l'accès au sacerdoce, c'est entre autres parce que Jésus de Nazareth était de sexe masculin. Dès l'Ancien Testament, Dieu a aussi fait figure de «seigneur» ou de «roi» et c'est encore sous les traits d'un homme blond aux yeux bleus que les Européens répandirent sur les autres continents le message d'un Christ d'origine pourtant proche-orientale.

Les desseins de Dieu eux-mêmes semblent épouser les volontés de qui se réclame de lui. Entre le «In God we Trust» des Américains et le «God is American» de certains d'entre eux, il n'y a souvent que l'espace d'un glissement sémantique. «God Save the Queen», chantent les Britanniques qui l'appellent à la rescousse de la famille royale. «Gott mit uns», ont longtemps clamé les Allemands, de la même façon que des monarques ont pensé régner de «droit divin» et que le peuple a cru pouvoir confondre ses propres choix avec ceux du Ciel («Vox populi, vox Dei»).

«Dieu le veut!» ont aussi crié les croisés en se lançant à l'attaque. Dieu semble en effet avoir voulu beaucoup de choses dans l'histoire. «Nous avons fait ce que Dieu voulait», devait dire en 1961 le premier ministre Verwoerd pour justifier la politique d'apartheid en Afrique du Sud. Dieu n'avait-il pas déjà voulu la colonisation en enjoignant à la race blanche de répandre la civilisation et le christianisme? La Providence aurait aussi exigé d'Adolf Hitler qu'il ouvre les hostilités contre les États-Unis en décembre 1941. C'est une guerre «sainte» encore que certains rabbins ont vue dans celle que devaient mener les Israéliens au Liban, comme est «sainte», aux yeux des mollahs, le conflit que poursuivent les Iraniens contre l'Iraq.

«Elu» de Dieu est globalement le peuple juif et «infaillibles» sont les papes et les ayatollahs qui se prononcent en son nom. C'est Dieu toujours qui «parle par la bouche» des protestants fondamentalistes.

Au service du groupe dominant dont il reflète par ailleurs les traits, Dieu est encore appelé à légitimer la définition que celui-ci donne du péché. Définition qui renvoie curieusement, par une sorte d'effet de symétrie, à l'image en miroir du dominé. «Le péché est entré dans le monde par la femme», décrétaient déjà les «pères» de l'Eglise, à la suite des religions «universelles» qui la décrivent *toutes* comme une tentatrice. Sexuellement insatiable et dangereuse pour le saint (homme), elle est aussi rituellement impure et doit être interdite du ministère divin.

Des races entières se seraient aussi rendues coupables de crimes collectifs que seul un châtiment exemplaire permettait de redresser. Jugés déicides, les Juifs ont appelé sur eux une persécution séculaire que se sont crus en droit de leur infliger les chrétiens. Tenu[e]s responsables du manque de respect que leur ancêtre commun Cham aurait manifesté à l'endroit de son père Noé, les Noir[e]s ont senti le poids d'une malédiction divine qui devait les livrer à l'esclavage.

D'autre part, en choisissant de voir dans la condition misérable des classes inférieures le signe possible d'une prédestination à la condamnation éternelle, la tradition puritaine du calvinisme avalisait les méthodes économiques d'une bourgeoisie montante qui pouvait, elle, se prétendre «élue» de Dieu. C'est cette même tradition qui devait répandre jusqu'au XIX^e siècle, dans les pays anglo-saxons, la thèse d'une «perversion» foncière de l'enfant, perversion héritée de la tache originelle. La «Majorité morale» renoue aujourd'hui avec ce courant, en militant pour un retour aux châtiments physiques à l'endroit des plus jeunes.

Plus qu'à tout[e] autre dominé[e] peut-être, la notion de péché a été associée à l'homosexuel[le]. Bien qu'il soit connu depuis le XIX^e siècle que l'hom-

phie est d'abord une sensibilité avant que d'être un comportement, la plupart des religions occidentales continuent de condamner la «sodomie» comme une faute. L'opposition conjuguée des institutions catholiques, fondamentalistes et judaïques à l'octroi de droits civils aux gai[e]s, voire à la simple décriminalisation de l'homosexualité, traduit même une volonté plus large de punir l'inconduite morale à travers le délit juridique.

Pas plus que les religions institutionnelles, les idéologies laïques n'échappent à la tentation de l'explication totale. Bien que ce ne soit pas le lieu de la faire ici, une étude des régimes communistes pourrait montrer que la Révolution a souvent été appelée à exclure ce qui avait déjà été rejeté au nom de Dieu (par exemple dans le rapport à l'homosexuel[le], au Juif ou à la femme), et que les «circonstances objectives» ont autant épousé les intérêts du parti que l'«infaillibilité» de ses chefs avait servi ceux du clergé.

Cette quête du Graal que constitue la recherche d'un principe unificateur n'est d'ailleurs pas moins fascinante pour l'esprit de droite que pour celui de gauche. Le premier croit simplement avoir trouvé dans la Nature ce que le second dit avoir découvert dans l'Histoire. Que l'engouement actuel pour la biologie soit parallèle à la remontée du conservatisme n'est pas l'effet du hasard. Les sociobiologistes ne prétendent-ils pas rendre caduc l'ensemble des sciences sociales et poser désormais leur discipline comme fondement unique de la morale?

Dieu, Histoire, Nature. Comme l'agnostique devant le croyant, le théoricien et la théoricienne de la tolérance ne peuvent être qu'irréremédiablement démunis face aux grands maîtres des cohérences obligées. N'ayant aucune vérité définitive à défendre, ils manient la nuance là où une certitude serait mieux venue et font appel au sens critique quand il faudrait proposer une foi. Sans doute pourraient-ils présenter la tolérance elle-même comme un principe absolu: Adorno ne croyait-il pas en la possibilité d'y faire adhérer la personnalité autoritaire elle-même... à la

condition de lui en donner l'ordre?

Mais ce serait faire là pari bien risqué. Car c'est aussi au nom de l'égalité entre les hommes que le goulag a été créé et en celui de l'amour du prochain qu'a été instaurée l'Inquisition.